CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
188e ET 189e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

18



UN COEUR QUI PARLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR MM. ADOLPHE CHOLER ET NÉRÉE DESARBRES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 26 AVRIL 1855.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

ALBERT D'AULNAY	M.	LAGRANGE.
MICHELINE, sa cousine	Mme	A. TH[illegible].
MARIANNE		DUBUISSON.

Un salon de province meublé gothiquement.— Une fenêtre à droite.— Portes à droite, à gauche et au fond.— Un piano. — Au milieu, une table, sur laquelle se trouvent un buvard, ce qu'il faut pour écrire et un jeu d'échecs.—A gauche, un canapé.— A droite, une chaise, près d'un petit meuble.

SCÈNE I.

MICHELINE, seule, assise près de la table, costume très-simple, coiffure à bandeaux, à côté d'elle un gros bouquet de fleurs des champs; elle réfléchit devant une lettre qu'elle vient d'écrire.

Oui... je suis contente d'avoir écrit cette lettre... il me semble que c'est le commencement d'un devoir accompli... et que ces fleurs, (Elle respire le bouquet.) mon berceau de vigne, mes allées sablées sont mieux à moi, depuis que j'ai réparé l'injustice de mon pauvre oncle. (Elle plie et cachette la lettre.)

MARIANNE, à la cantonade.

En v'là une vie !...

SCÈNE II.

MARIANNE, vêtue en bonne campagnarde, gros sabots, tablier de toile bise, marmotte, etc., MICHELINE.

MARIANNE, entrant, un plateau à la main.

Ah mais ! ah mais ! ah mais !... le nez me pique, la moutarde me monte.

MICHELINE, se retournant.

Mon Dieu ! qu'y a-t-il, Marianne ?... (Elle serre la lettre dans le buvard.)

MARIANNE.

Ce qu'il y a, mamzelle ?... il y a que ce grand toqué qui est là haut, dans la belle chambre du premier, me fait tourner en bourrique.

MICHELINE, sévèrement.

Marianne ! vous parlez de mon cousin !... (Elle se lève.)

MARIANNE.

Justement... oui... c'est cela, votre cousin, monsieur Albert d'Aulnay. En voilà un qu'avait bien besoin de venir dans le Berry, comme s'il n'y avait pas déjà assez de Berrichons.

MICHELINE.

Si tu savais quel motif l'a forcé à chercher une retraite ici... lui, si brillant, si brave !

MARIANNE.

Si brave ! ah ! et c'est pour cela qu'il se cache ?

MICHELINE.

Il se cache parce qu'il s'est battu en duel, et qu'il a blessé son adversaire.

MARIANNE.

Je comprends... il s'est réfugié ici chez une jeunesse isolée,

pour échapper à la vindicte des lois, comme on dit dans le journal.

MICHELINE.

Il croyait que notre oncle le colonel Rigaud qui est mort en me laissant toute sa fortune, vivait encore.

MARIANNE.

Pauvre colonel! un si bon vivant! lui qui buvait si sec et chantait si bien la gaudriole. (Fredonnant.)

« Jeune fille et vieille bouteille... »

Enfin! mais maintenant qu'il le sait mort il pourrait bien aller se cacher ailleurs.

MICHELINE.

Mais que t'a-t-il fait enfin, ce malheureux Albert?

MARIANNE.

Ce qu'il m'a fait... pardine! il m'a fait qu'il me crispe... c'est un tonton que cet homme là. Il marche sur le lit, il se couche par terre, il se promène la nuit, il dort le jour... il a tellement l'air de s'ennuyer, que quand je le regarde, ça me fait bailler... heureusement il va partir.

MICHELINE, émue.

Ah! il va partir... déjà?

MARIANNE, à part.

Tiens... tiens... tiens...

MICHELINE.

C'est une imprudence! il ne faut pas qu'il nous quitte encore, je ne le veux pas.

MARIANNE, à part.

Tiens... tiens... tiens.

MICHELETTE.

Mais comment sais-tu?

MARIANNE.

Je le suppose... faut vous dire que je descends de chez lui... j'étais montée pour lui porter son lait... quand je suis entrée, il tenait un gros livre.

MICHELINE.

Ah! il lisait.

MARIANNE.

Non, il en déchirait les pages, et en faisait des petits bateaux... il y en a même encore un à flot dans son bol... enfin! Marianne, qu'il m'a dit : est-il venu une lettre?... Vous savez, il demande cela dix fois par jour. — Non, m'sieu, que j'ai répondu. Vous savez, je réponds cela dix fois par jour. — Eh bien! cours à la poste, et si tu reviens sans ma lettre, je t'appelle imbécille!... Imbécille, moi, avec ces yeux là! pauvre bonhomme!

MICHELINE

Mais enfin as-tu été à la poste?

MARIANNE.

Plus souvent, puisque le courrier n'arrive qu'à midi.

MICHELINE.

Mais s'il te demande...

MARIANNE.

Je lui répondrai : non, monsieur comme à l'ordinaire. (A part.) Ça m'amuse de dire non à un homme!... (On entend deux coups de fusil.) Allons bon! le voila qui fait encore des siennes!

SCÈNE III.

MICHELINE, MARIANNE, ALBERT

ALBERT, entrant par le fond et riant.

Pardieu! voila la première fois que je m'amuse depuis que je suis dans ce gredin de pays.

MARIANNE, à part.

Eh bien!... il est encore poli.

ALBERT.

Bonjour, ma petite cousine. Tiens, Marianne, mon fusil... n'aie pas peur, il est déchargé.

MARIANNE.

Vous chassez donc par la fenêtre, maintenant?

ALBERT.

Oui, j'étais en train de tambouriner sur les vitres la marche de *la Juive*, pour me distraire... c'est un des plus grands amusements qu'on puisse se procurer dans la contrée, quand j'ai aperçu dans la plaine un pauvre lièvre lancé par un vilain chien jaune.

MARIANNE.

Oui, celui de monsieur le maire.

ALBERT.

Ils sont passé si près de ma fenêtre, le pauvre lièvre, le chien jaune et monsieur le maire... que j'ai été tenté, et ma foi! j'ai tiré.

MICHELINE

Sur le lièvre?

ALBERT.

Non... sur le chien jaune.

MARIANNE.

Eh bien! monsieur le maire doit être content?

ALBERT.

Sais-tu ce que tu lui diras à monsieur le maire pour l'apaiser? tu lui diras : ce pauvre monsieur Albert... il est jeté sur cette terre sauvage, loin de son monde, de son cercle, de ses habitudes... sans ressources comme Robinson sur son île... seulement... il n'est pas industrieux comme son prédécesseur...

MARIANNE.

Non!...

ALBERT.

Il n'a pas su endosser un habit de peau de bête, et se construire un parasol...

MARIANNE.

Non!...

ALBERT.

Il a bien trouvé le perroquet... mais ce perroquet babille mal à propos... a un vilain plumage, s'appelle Marianne et il l'ennuie... pardonnez-lui, à ce pauvre monsieur Albert!

MICHELINE.

Vous vous trouvez donc bien malheureux ici, mon cousin?

ALBERT.

Ah! malheureux, ma cousine, c'est trop dire... avec l'accueil que vous avez bien voulu me faire... dépaysé, tout au plus. Il me semble que le soleil prend le plus long, et passe par le chemin des écoliers... mais ce n'est pas votre faute... ce n'est pas vous qui le réglez....

MARIANNE, à part.

C'est encore heureux qu'il en convienne.

MICHELINE.

Mais peut-être, si vous nous disiez ce qui vous manque...

ALBERT, s'asseyant à gauche.

C'est impossible.

MARIANNE.

J'irais bien vous le chercher pour faire plaisir à mam'zelle.

ALBERT.

Ah! en ce cas... apporte-moi le boulevard Italien... place au nord mon cercle et mes amis de jeu, au sud le café de Paris et mes amis de table, à l'est, le bois de Boulogne, à l'ouest, l'Opéra... et...

MARIANNE.

Et quand je vous aurai apporté tout cela dans le Berry, vous serez content.

ALBERT.

Non... tout cela ne sera rien, sans le rayon du soleil qui dore... et anime tout...

MARIANNE.

Voilà qu'il lui faut le soleil et la lune avec, peut-être?

ALBERT

Non... les parisiennes, veux-je dire, et leur cortége de bruyants plaisirs. (Il se lève.)

Air nouveau de M. MONTAUBRY

Je vous regrette, oh! oui, mes jours de fête!
Je vous regrette, ô nuits pleines d'éclats!
Et vous, amours, qui naissez aux crevettes
Et qui mourrez avec les ananas!
Charmants amours, vous, qui n'avez des ailes
Que pour voler vers le perdreau sauté,
Je vous connais, oui, vous êtes fidèles,
Fidèles, mais... à l'infidélité.

Quand vient le soir, loin du sergent de ville
Et loin du gaz, ce soleil à compteur,
Votre schotich, trop souvent indocile,
Vient s'achever chez le restaurateur.
Sur votre front flotte un bout de voilette,
Sur votre bouche erre un souris perle...
Votre vainqueur, lui, vous suit en cachette,
Comme un voleur, hélas! pauvre volé!

Allons, jeune homme, entrons ferme en campagne;
Et s'il le faut, appelez pour renfort
Les cuirassiers de Sillery-Champagne
Et les boulets fondus en Périgord!
Croyez-moi vite occupez les provinces,
Prenez un gage, à la guerre en amour,
Vous le savez, les frais ne sont pas minces,
Un seul regard les paie avec retour.

Pour triompher, soignez la bonne chère,
Oiseaux gourmands, munis d'un bon palais,
Quand on a soin d'y mettre du madère,
Bien des amours se prennent aux filets.
Et si demain revient votre infidèle,
Elle verra, dans les vins répandus,
Quelque baiser trempant encor son aile,
Enfant perdu d'un amour qui n'est plus!

Je vous regrette, etc.

MARIANNE.

Oh! les femmes! Dieu merci! il y en a partout....

ALBERT.

Tu crois cela, toi?

MARIANNE.

Dans le Berry surtout... ne m'en parlez pas... ça foisonne!

ALBERT.

Oui... dans le Berry... il y a des moitiés de Berrichons, qu'on veut bien appeler des Berrichonnes... par politesse... comme en Picardie il y a des Picardes... mais il n'y a qu'à Paris qu'on trouve des femmes!

MARIANNE.

Ah ça! et moi?

ALBERT.

Toi?

MARIANNE.

Je suis donc un orang-outang?

ALBERT.

Dame! toi... tu es une paysanne.

MARIANNE.

Il me semble pourtant que j'ai des mains, des pieds...

ALBERT.

Des pieds! ce n'est pas vrai?

MARIANNE.

Comment, ce n'est pas vrai?... ce n'est pas un pied ça?

ALBERT.

Non, un pied qui se termine par un sabot... ça se met à l'écurie, et ça s'appelle une patte.

MARIANNE.

Merci!... et mam'zelle alors, qu'est-ce qu'elle est donc?

MICHELINE.

Marianne!

ALBERT.

Ma cousine... dame! elle est... ma cousine.

MICHELINE.

Et, à ce titre.. vous ne me détestez pas trop... n'est-ce pas Albert?

ALBERT.

Moi!

MICHELINE.

Vous ne m'en voulez pas d'avoir été l'héritière unique de notre oncle?

ALBERT.

Par exemple! je me félicite au contraire, en pensant combien mon oncle a su jusqu'à la fin bien placer son argent; je me réjouis de vous voir ici, dans cette maison flamande, cultiver sur vos joues, ces couleurs... flamandes aussi... et je vous souhaite la continuation pleine et entière de toutes les prospérités champêtres qui vous vont si bien et dont je me sens si indigne.

MARIANNE.

Mais comment sont-elles donc faites alors vos parisiennes?... ont-elles plus de trente-deux dents? ont-elles plus de cinq doigts?

ALBERT, s'asseyant près de la table du milieu.

D'abord, il n'y a guère plus de 300 parisiennes à Paris. Figures-toi tout le contraire de ta personne... des anges à la tournure élégante, au teint pâle transparent, aux yeux fendus en amandes, aux lèvres empourprées...

MICHELINE.

Mais ces femmes, qui vous plaisent tant, elles ont sans doute dans le monde un rang égal au vôtre?

ALBERT.

Non! elles ne gravitent pas comme nous au tour du soleil... Le luxe, la joie, le plaisir, forment leur atmosphère. Les unes sont comédiennes; d'autres chanteuses ou danseuses... ce ne sont pas les moins occupées. (Il se lève.)

MARIANNE, à part.

Ah! bon... je sais... je sais... Nicodème!

ALBERT, après une pause.

Marianne!

MARIANNE.

Monsieur?

ALBERT.

As-tu été à la poste?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

ALBERT.

As-tu rapporté cette lettre que j'attends?

MARIANNE.

Non, monsieur! le courrier n'était pas arrivé.

ALBERT.

Ah! tu sais ce que je t'ai promis dans ce cas-là... je te le donne.

MARIANNE.

Merci, monsieur!

ALBERT, après une pause.

Savez-vous ce que c'est qu'un cheval, dans ce pays?

MARIANNE, avec ironie.

Oui, monsieur... une bête... qui a des sabots et qu'on met à l'écurie.

ALBERT.

C'est cela... Dis à Jérôme de m'en seller... non, de m'en bâter un.

MARIANNE.

Ah!

ALBERT.

Vite... vite... où j'ai encore une épithète à ton service... tu sais que j'en suis prodigue.

MARIANNE.

On y vole, monsieur... on y vole... (Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

MICHELINE, ALBERT.

MICHELINE, à Albert qui bat la charge avec l'échiquier.

Si vous avez envie de jouer aux échecs, mon cousin, je ferai votre partie?

ALBERT.

Non, merci... je me suis trouvé un cheveu blanc, ce matin, et je l'attribue à ce... délassement.

MICHELINE.

C'est une bonne idée que vous avez eu de sortir à cheval... vous verrez comme nos campagnes sont belles et fleuries.

ALBERT.

Je vous avoue, ma cousine, que je ne me sens qu'une curiosité assez... contenue... par cette exposition perpétuelle des produits de la nature. Elle a beau étaler savamment ses échantillons d'arbres verts, de plaines jaunes, de ciels gris pommelés. Je préfère la brume et les maisons grattées à neuf, de Paris! Oh! Paris!

MICHELINE, soupirant.

Vous le reverrez bientôt, mon cousin... votre Paris.

ALBERT.

Oui, demain, quoiqu'il arrive.

MICHELINE.

Demain!

ALBERT.

Demain ou aujourd'hui... car je bous d'une impatience fébrile... je vais retourner à la poste moi-même, et que je trouve une lettre ou non, je partirai.

MICHELINE.

Ah! déjà?... c'est une imprudence, Albert.

ALBERT.

Il le faut, ma cousine.

MICHELINE.

Et si je vous priais... mais là... bien fort... de retarder votre départ?

ALBERT.

Micheline!

MICHELINE.

Oh! vous allez consentir... vous consentez, n'est-ce pas?

ALBERT.

Non! c'est impossible!... vous ne savez pas ce que je souffre ici... sans nouvelles... loin...

MICHELINE, vivement.

Loin... de qui?

ALBERT.

Vous voulez que je vous le dise, Micheline... loin d'une femme que j'adore.

MICHELINE, émue.

Ah! une femme... que vous adorez! Sans doute un de ces anges... dont vous parliez tout-à-l'heure?

ALBERT.

Oui, justement... le plus brillant... le plus entouré!... un esprit à faire oublier qu'il est enfermé dans un corps... et vraiment ce serait dommage...

MICHELINE.

Mais alors comment avez-vous pu vous exposer à quitter un seul instant un pareil trésor?

ALBERT, souriant.

Ah! fille d'Eve, il faut que je paie votre hospitalité... vous ne partagez pas votre pomme gratis. (Confidentiellement.) Eh bien! c'est pour ce trésor que je me suis battu.

MICHELINE.

Pour elle!

ALBERT.

Pour elle... pour Léo!

MICHELINE, piquée.

Cette personne s'appelle madame Léo?

ALBERT.

Non, mademoiselle Léo... Autrefois on se faisait appeler madame; maintenant on préfère mademoiselle... c'est une mode, ça ne change rien à la chose.

MICHELINE.

Mais vous ne me dites pas comment ce duel?...

ALBERT.

Oh non!

MICHELINE, vivement.

Cependant je voudrais...

ALBERT, allant à la fenêtre.

Oh! ma foi, tant pis... si je vous le dis, c'est peut-être inconvenant... mais si je vous refuse... c'est inconvenant aussi... (Criant à la fenêtre.) Allons donc, Marianne, et ce cheval? (Redescendant.) Voilà le récit : (Micheline s'assied à gauche.) J'aime Léo... elle s'habille comme Brummel... sexe gardé... elle fume la cigarette comme une espagnole, elle boit le champagne comme... personne, elle danse comme la Cerrito... enfin, elle est parfaite... excepté dans la comédie, par exemple!... aussi toujours spirituelle... elle a choisi cette carrière... alors c'est son état... vous comprenez... c'est le côté sérieux de sa vie... elle a le droit de s'en mal tirer.

MARIANNE, au dehors, à la fenêtre.

Eh! monsieur?

ALBERT, allant à la fenêtre.

Quoi?

MARIANNE.

Si on vous donnait un âne au lieu d'un cheval... ça vous serait-il égal?

ALBERT.

Non! (Il redescend.) A-t-on jamais vu? Si Léo apprenait que j'ai monté à âne, son amour n'y résisterait pas.

MICHELINE.

Et vous y croyez, à son amour?

ALBERT.

Parbleu! je suis bien obligé d'y croire.. maintenant, surtout, que je l'ai défendu en quarte.., et avec un coup de seconde... contre mon ami Louis de Verrières.

MARIANNE, du dehors, à la fenêtre.

Monsieur? on ne trouve plus les sangles... de la selle.

ALBERT.

Va prendre mes bretelles dans ma chambre. (A Micheline.) J'avais raison et il avait tort.

MICHELINE.

C'est toujours comme cela.

ALBERT.

Non... vrai! jugez-en : Un soir, je rencontre Louis sur le boulevard... nous causons... je le quitte... je n'avais pas fait dix pas qu'il me rappelle. — Ah! dit-il, j'oubliais de te faire part d'une chose qui t'intéresse et qui m'amuse... Léo te trompe!... et il se sauve! Le soir, au cercle où nous dînions tous deux, il élève la voix et me dit d'un bout de la table à l'autre : Dis-donc, Albert, tu sais que Léo te trompe! Le lendemain, je reçois un petit paquet... je l'ouvre... et sur une bague, je vois gravés ces mots : Léo trompe Albert!... je sors, et je vois charbonné sur tous les murs, ces trois mots ardents : Léo trompe Albert. C'était trop fort!... je n'y tiens plus!... je vais chez mon ami, je le soufflette!... nous nous battons, je le blesse et il tombe en s'écriant : Touché!... mais ça n'empêche pas que Léo te trompe.

MICHELINE.

Et sans doute, vous avez eu la preuve que ce n'était pas vrai? (Elle se lève, va à la table et prend la lettre dans le buvard.)

ALBERT.

Certainement... puisque Louis a été blessé, c'est qu'il avait tort... c'est une preuve, ça!

MICHELINE.

En tout cas, je comprends combien vous devez être pressé de me quitter, mon cousin... et je ne vous retiens plus. Seulement, avant de partir, prenez cette lettre... et jurez-moi de ne la décacheter qu'à Paris.

ALBERT, étonné.

Ah!

MICHELINE, suppliante.

Jurez-vous?

ALBERT.

Je vous le jure, ma cousine.

MICHELINE.

Bien... mais il faut me promettre aussi que vous ne vous fâcherez pas de ce qu'elle contient.

ALBERT.

Mais...

MICHELINE.

Puisque nous ne devons plus nous voir... nous ne serons jamais exposés à rougir l'un devant l'autre.

ALBERT, à part.

Ah ça! mais... qu'est-ce qu'elle veut donc m'apprendre... la petite cousine?

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE.

Monsieur, le cheval est dans la cour.

ALBERT.

Ah! bravo! (Allant à la fenêtre.) où ça donc?

MARIANNE, le suivant.

Mais là, monsieur... cette bête qui a du poil... moitié noir... moitié blanc.

ALBERT.

Ça... c'est une vache.

MARIANNE.

N'est-ce pas, monsieur, que ça en a bien l'air... mais c'est positivement un cheval.

ALBERT.

Tu pourrais bien avoir raison... Sans adieu, Micheline... un temps de galop jusqu'à la poste et je reviens. (Heurtant Marianne vers la porte.) Ah! Marianne, si tu peux t'arranger de manière à ce que nous n'ayons pas de soupe aux potirons à dîner, je t'embrasserai.

MARIANNE, tendant la joue.

Vraiment.

ALBERT.

Parole... (La regardant.) Ah! ma foi... non! .. tiens, c'est trop cher ; j'aime encore mieux la soupe aux potirons.

MARIANNE.

Malhonnête!

SCÈNE VI.

MARIANNE, MICHELINE.

MICHELINE, va regarder à la fenêtre.

Voilà qu'il part.

MARIANNE, en avançant.

Grand bênet, va... à qui il faut quatre pattes pour se sauver plus vite... tant il a peur d'être heureux.

MICHELINE.

Ah! mon Dieu! la bête se cabre.

MARIANNE.

Elle se cabre... je disais bien que c'était un cheval.

MICHELINE.

Albert!... il va tomber.

MARIANNE.

Tant mieux!

MICHELINE.

Non... il est si bon écuyer... il part au galop. (Redescendant.) Savez-vous que vous êtes bien méchante, Marianne, de dire : tant mieux!

MARIANNE.

Ce que j'en dis, c'est pour son bien.

MICHELINE.

Ah!

MARIANNE.

Et pour le vôtre... s'il se cassait un bras ou une jambe, il faudrait rester... vous le soigneriez.

MICHELINE, joignant les mains.

Oh! oui.

MARIANNE.

Vous entendez joliment les tisanes.

MICHELINE.

C'est égal... je vois clair maintenant... et pour mon repos, il faut qu'il s'éloigne.

MARIANNE.

Parce que vous l'aimez.

MICHELINE.

Eh bien! oui... tandis que lui...

MARIANNE.

Lui, c'est un homme, c'est tout dire... ingrat, bête et égoïste.

MICHELINE.

L'amour ne s'impose pas.

MARIANNE.

Non! votre cousin en sait quelque chose, lui qui vous disait hier qu'il a mangé toute sa fortune.

MICHELINE, soupirant.

Pauvre garçon!... heureusement...

MARIANNE.

Je vous conseille encore de le plaindre ; c'est vrai, il y a de quoi vous faire pousser les ongles de voir ces choses-là... ça vit presqu'un mois entier à côté d'une adorable jeune fille, et ça n'a pas plus de regards pour elle que pour le chimpanzé... Après tout, ça se conçoit, ça aime les grimaces, et vous n'en faites pas.

MICHELINE.

Non... mais je n'ai pas non plus la tournure élégante, le teint pâle et transparent, les yeux fendus en amandes... que sais-je encore? (Elle s'assied à droite.)

MARIANNE, allant à Micheline.

Vous n'avez pas parce que vous ne voulez pas.

MICHELINE.

Comment?

MARIANNE.

Oui, vous vous contentez de ce que la nature a fait pour vous... mais ce n'est pas à la portée de tout le monde.

MICHELINE.

Que veux-tu dire?

MARIANNE.

Vous connaissez l'histoire de cet artiste à qui il fallait cent femmes pour faire une Vénus !

MICHELINE.

Eh bien ?

MARIANNE.

Aujourd'hui c'est le contraire, il faut cent artistes pour faire une femme.

MICHELINE.

Fi donc ! cela ne peut tromper personne.

MARIANNE.

Oh ! ouiche ! les parisiens ne sont pas si malins que vous croyez, allez ! ils se moquent des sauvages qui attachent des épaulettes à leurs caleçons en guise de breloques, et ils se laissent très-bien pincer par un nez en trompette encadré dans un chapeau de palmyre.

MICHELINE.

Ainsi selon toi la fraîcheur, la beauté...

MARIANNE.

Se vendent à Paris, au détail, chez des boutiquiers patentés. (Micheline se lève.)

Air nouveau de M. Montaubry.

A faire une femme jolie
Le bon Dieu ne se connait plus !

MICHELINE

Que dis-tu ?

MARIANNE.

La parfumerie
Sur la nature a conquis le dessus !

MICHELINE.

Pourtant, souvent sur mon passage
On chuchotte : regardez-la.

MARIANNE.

Vous êtes jolie... au village
Mais à Paris, ce ne serait plus ça.

MICHELINE.

Mon teint est blanc !

MARIANNE.

Mais la peau noire
A plus d'éclat sous la poudre de riz.

MICHELINE.

Mes yeux sont grands !

MARIANNE.

Le noir d'ivoire
En fait plus grands d'autres bien plus petits !
Ah ! croyez-moi, mademoiselle,
Pour plaire aux gens de mauvais goûts,
Vous êtes rose fraîche et belle,
Corrigez-vous !

MICHELINE, réfléchissant.

Si tu disais vrai... Albert...

MARIANNE.

Voulez-vous m'écouter ?...

MICHELINE.

Toi !

MARIANNE.

Moi, Marianne ! j'enseigne en deux heures l'art de plaire aux gens, qui ne sont pas connaisseurs !

MICHELINE.

Vrai !

MARIANNE.

Moi ! s'il vous convient de m'écouter, je me charge de livrer à l'admiration de votre cousin une fausse femme de plus.

MICHELINE.

Une fausse femme !

MARIANNE.

C'est le nom que l'on donne à cette composition.

MICHELINE.

Comment as-tu appris tout cela ?

MARIANNE.

C'est là un secret que je m'étais promis de ne jamais révéler à personne, mais vous ne me gronderez pas.

MICHELINE.

Je te le promets.

MARIANNE, tirant de sa poche un morceau de papier.

Tenez, lisez !

MICHELINE, lisant.

« J'ai renvoyé mademoiselle Marianne dite Paquita... »

MARIANNE.

C'était un nom pour aller dans le monde.

MICHELINE.

Ah ! (Lisant.) « Parce que je l'ai surprise à écouter aux portes, signé... »

MARIANNE.

Chut !

MICHELINE.

Ah ! et cette page vient ?...

MARIANNE.

De mon livret... je l'ai déchirée avant de vous le montrer.

MICHELINE.

Tu as eu peur de la recommandation ?

MARIANNE.

Non, de la signature. Ici on n'écoute pas aux portes, elles sont toujours ouvertes.

MICHELINE.

Tandis que chez ton ancienne maîtresse ?...

MARIANNE.

Il y en avait quatre à chaque chambre.

MICHELINE.

Quatre ?

MARIANNE.

Deux pour entrer, deux pour sortir, toujours fermées .. avec des petits morceaux de papier dans les serrures... Voyez-vous mademoiselle, si les hommes connaissaient aussi bien que moi, ce qu'ils appellent leurs lionnes, on les leur donnerait pour rien qu'ils n'en voudraient pas.

MICHELINE.

Elles ont beaucoup d'esprit, n'est-ce pas ?

MARIANNE.

De l'esprit ?... moins que vous !... seulement ce qu'elles en ont, elles les mettent à l'envers.

MICHELINE.

Oh ! je n'oserais jamais !

MARIANNE.

Vous voulez que votre cousin vous aime.

MICHELETTE.

Oh ! oui !

MARIANNE.

Eh bien !... alors puisqu'il aime les borgnes, ne regardez pas à vous crever un œil.

MICHELINE.

Tu as raison ! quand il rentrera, reçois-le et viens vite me rejoindre, j'ai besoin de tes conseils. (Elle sort à droite.)

MARIANNE.

Je vous suis, mademoiselle.

SCÈNE VII.

MARIANNE, seule.

Et allez donc ! ma vie devenait insipide... si elle était trop accidentée à Paris, elle était trop monotone dans le Berry, aussi bien mes cheveux ont besoin d'air. (Jetant son bonnet.) Au diable, ce bonnet Berrichon, qu'il aille se promener... les cordons de ce tablier me fatiguent la taille...(Elle jette son tablier.) et mes petits pieds s'ennuient dans leurs prisons de bois. (Elle jette ses sabots. — Regardant ses pieds.) Qu'on vienne dire à présent que c'est une patte. (Se mirant.) A la bonne heure ! je ne suis plus servante, je redeviens soubrette.

SCÈNE VIII.

MARIANNE, ALBERT.

ALBERT, une branche d'arbre à la main.

Tiens, Marianne, prends ma cravache, tu pourras la serrer.

MARIANNE.

Où, ça ?

ALBERT.

Dans le fagot où je l'ai prise.

MARIANNE.

Avez-vous trouvé à la poste ce que vous y alliez chercher ?

ALBERT.

Allons donc ! est-ce qu'on trouve quelque chose dans ce pays. Au moment où je suis arrivé le piéton venait de partir, et il avait emporté le directeur des postes... attendu que c'est le même individu qui remplit ces deux fonctions.

MARIANNE.

Il fallait courir après lui.

ALBERT.

J'y ai pensé, mais j'ai réfléchi qu'en sa qualité de piéton, il devait aller à pied.

MARIANNE.

Eh ben !... vous étiez à cheval !

ALBERT.

Justement sur un quadrupède du pays je n'avais pas de chance, je me suis contenté de commander des chevaux de poste et je suis venu t'attendre ici.

MARIANNE.

Tout tranquillement ?

ALBERT.

Non pas tranquillement. (Il s'assied à gauche, Marianne s'approche de lui.)

MARIANNE.

Alors je vais avertir mademoiselle de votre retour ?

ALBERT, retenant Marianne par sa robe.

Pourquoi ça ?

MARIANNE.

Dame ! pour qu'elle le sache.

ALBERT, même jeu.

Où est-elle donc ?

MARIANNE.

Pardine ! à sa toilette.

ALBERT, il se lève.

A sa toilette ?

MARIANNE.

Puisqu'elle pensait que vous profiteriez du chemin fait et que vous ne reviendriez pas.

ALBERT.

Merci !

MARIANNE.

Ah ! si depuis trois semaines mademoiselle vivait comme une paysanne, ce n'était pas son goût ; c'était pour vous plaire.

ALBERT.

Comment?

MARIANNE.

C'est tout simple, mademoiselle se rappelait vos habitudes d'autrefois... vos mets de prédilection...

ALBERT.

Au fait, autrefois je raffolais de la soupe aux potirons... mais j'ai bien changé depuis.

MARIANNE.

Mademoiselle ne pouvait pas deviner.

ALBERT.

Mais, Dieu me damne ! toi aussi, tu as déjà mis ta figure des dimanches.

MARIANNE.

Je la garderai toute la semaine... alors il n'est plus nécessaire de se gêner pour monsieur ?

ALBERT.

Pas le moins du monde... nous allons bientôt dîner ?

MARIANNE.

Dès que mademoiselle sera descendue... Monsieur boit-il du champagne ou du bordeaux ?

ALBERT.

Peste ! va pour le champagne.

MARIANNE.

Monsieur est du goût de mademoiselle. (Elle sonne, un domestique paraît par le fond.) Servez ici. (Le domestique sort après avoir porté près de la fenêtre la table du milieu ; à part.) Ce vieux champagne du colonel on va donc le boire ! (Elle sort à droite.)

SCÈNE IX.

ALBERT, seul.

Que diable se passe-t-il ici? Cette joie que cause mon départ, ces habitudes champêtres qui ne sont qu'un faux nez mis à une joyeuse vie... est-ce que ma cousine ?... oh ! non ! elle a l'air si simple... Oui, mais une jeune fille, sans parents, sans conseils... et cette lettre qu'elle m'a remise ce matin d'un air embarrassé, cette lettre mystérieuse que je ne dois ouvrir qu'à Paris parce qu'alors ne devant plus nous revoir, « nous n'aurons pas à rougir l'un devant l'autre. » C'est à n'y rien comprendre. (Deux domestiques en livrée apportent une table par le fond.) Vieille livrée, bonne livrée. (Les domestiques se retirent.) Ah ! pardieu ! voilà une bouteille qui va me renseigner sur les mœurs de céans : Dis moi ce que tu bois, je te dirai ce que tu es. (Buvant.) Humt ce n'est pas là le vin d'une ingénue. Linge de Saxe, argenterie bis séculaire avec les armoiries de la famille. Tudieu ! maison bien tenue.

SCÈNE X.

ALBERT, MICHELINE.

MICHELINE, en grande toilette et tenant à la main une petite glace dans laquelle elle se regarde.

Allons donc, Paquita ! si vous êtes morte, dites-le, je vous ferai empailler.

ALBERT.

Quel langage !

MARIANNE, suivant Micheline pas à pas.

Mais, mademoiselle...

MICHELINE, entrant.

Pas un mot... j'ai mes nerfs... je vous paie pour me servir n'est-ce pas? si vous ne me servez pas, à quoi me servez-vous !

ALBERT.

Et cette transformation !

MARIANNE, bas à Micheline.

Bien, très-bien ! n'ayez pas peur.

ALBERT, à part.

La bonne ne m'a pas trompé.

MICHELINE.

Ah ! c'est vous, Albert, vous n'êtes pas parti... décidément ? (Elle donne sa petite glace à Marianne qui la met dans sa poche.)

ALBERT.

Et j'en suis, pardieu ! bien aise.

MICHELINE, à part.

Déjà !

MARIANNE, bas à Micheline.

Allez ferme...

MICHELINE.

Moi, je suis furieuse... C'est vrai, vous m'avez connue simple naïve, bête... j'ai voulu vous faire croire que vous étiez toujours le cousin de votre petite Cendrillon... comme vous m'appelez...

ALBERT.

C'est ma foi vrai.

MICHELINE.

Il en est résulté que depuis trois semaines nous avons mangé du pigeon, du lapin, de l'oie et bu de la piquette du crû. (Riant.) Ah ! ah ! ah !

ALBERT.

Savez-vous que vous êtes charmante ?

MICHELINE.

On me l'a déjà dit.

ALBERT.

Je vous le répète.

MARIANNE, à part.

Oh ! les hommes !

ALBERT.

Je ne vous ai jamais vu si blanche et si rose.

MICHELINE, bas à Marianne.

Se moque-t-il de moi ?

MARIANNE, bas à Micheline.

Mais non... n'ayez donc pas peur.

MICHELINE.

Nous allons dîner, si vous voulez ?

ALBERT.

Volontiers.

MICHELINE.

A table, donc !

ALBERT.

A table !

ENSEMBLE.

Air nouveau de M. MONTAUBRY

Allons, vite à table !
Repas agréable,
Compagnie aimable,
Vont { nous / vous } mettre en train !
Ici, la folie,
De plaisir suivie,
Tous deux { nous / vous } convie
A ce doux festin.

MICHELINE, offrant.

Aimez-vous le potage à la purée de gibier ?

ALBERT.

Je le préfère à la soupe aux potirons.

MARIANNE, à part.

Il n'est pas difficile.

ALBERT, après avoir mangé, offrant du champagne.

Voulez-vous boire, ma cousine ?

MICHELINE.

Mais certainement.

MARIANNE, bas à Micheline.

Doucement ! vous vous griseriez.

MICHELINE, bas à Marianne.

Je veux que mon cousin m'aime.

ALBERT.

A votre santé ! ma cousine !

MICHELINE.

Merci, mon cousin.

MARIANNE, servant.

Perdreau truffé. (Bas à Micheline.) Les truffes, c'est très-lourd, n'en mangez guères.

ALBERT.

Voulez-vous que je le découpe ?

MICHELINE.

Faites.

ALBERT, découpant.

Parole ! je me croirais volontiers dans un cabinet du café anglais ; Léo n'aurait pas commandé autrement.

MICHELINE, à part.

Encore !

MARIANNE, même jeu.

En avant les cigares du colonel ! (Elle sort à gauche.)

ALBERT, buvant.

Votre champagne est très-sec... bon cru... bonne année !

MICHELINE, embarrassée.

En effet, il est très-sec. (A part.) Qu'est-ce que ça veut dire

ALBERT.

Vous ne le frappez jamais ?

MICHELINE, à part.

Le frapper ! pourquoi ? (Haut.) Oh ! non jamais, mon cousin.

ALBERT.

Il y a des gens qui prétendent que ça le décompose et le casse.

MICHELINE.

Oui... je suis de leur avis.

(Marianne apporte sur un plateau des cigarres et une bougie allumée qu'elle met sur la table.)

ALBERT, faisant claquer sa langue.

Mais, est-ce que vous ne trouvez pas, Micheline, qu'il y a un accordéon dans ce vin là ?... ça ne vous donne pas envie de chanter ?

MICHELINE, vivement.

Si... est-ce que vous desirez que je vous chante quelque chose ?

ALBERT.

Vous savez des romances... de table.

MICHELINE.

Je sais :

« Petits oiseaux, chantez sur ma fenêtre. »

ALBERT.

Merci ! je la connais celle là.

MARIANNE.

Si vous chantiez plutôt, mam'zelle, cette chanson..

MICHELINE, bas.

Laquelle ?

MARIANNE, bas.

Celle que le colonel fredonnait toujours malgré votre défense, vous devez la savoir.

MICHELINE, bas.

Par exemple ! est-ce que j'oserais !

MARIANNE, bas.

Puisqu'il aime ça ! (Haut.) Et tenez, je vais vous donner l'exemple moi... en chantant le premier couplet...

ALBERT.

Bravo, Marianne !

MARIANNE.

Air nouveau de M. Montaubry.

Jeune fille et vieille bouteille,
Voilà le goût du vigneron !
Joue rosée et liqueur vermeille
Le soir l'accueillent sans façon.
Le vin, ce n'est pas du champagne !
La fill' n'est pas grande d'Espagne !
Et pourtant, l'écho qui s'endort
Pendant longtemps, répète encor :
Glou, glou, glou !
Voilà le goût du vigneron.

ALBERT.

Bravo ! allons, Micheline le deuxième couplet.

MICHELINE.

Moi ?

MARIANNE.

Puisqu'il aime ça !

MICHELINE.

Quand au village de l'étape
S'arrête enfin mon escadron,
Je veux que le jus de la grappe,
Me soit versé par un tendron !
Pour calmer la beauté qui pleure,
Le colonel donne un quart d'heure,
Encor, faut-il, sur ce temps là,
Vider le pichet que voilà !
Glou, glou, glou !
Voilà les amours du dragon.

ALBERT.

Charmant ! divin ! troisième couplet !

A Paris l'amour que l'on fête
Porte une robe à falbalas,
Il a des perles sur la tête
Et des dentelles aux deux bras ;
Il naît d'un verre de champagne ;
L'ivresse est sa folle campagne,
Et l'écho de la Maison-d'Or
Sur tous les tons répète encor :
Glou, glou, glou !
Versez de l'amour à plein bord.

ALBERT.

Voyons ces cigarres maintenant... des Impériales ! à bouts dorés, diable ! (Il en allume un, Micheline veut en faire autant. — Elle regarde comment s'y prend son cousin.)

MARIANNE, bas à Micheline.

De l'autre côté, mademoiselle... (Micheline retourne son cigarre et l'allume.) Vous allez voir tout-à-l'heure, vous serez malade.

MICHELINE, bas à Marianne.

Je veux que mon cousin m'aime !

ALBERT, prenant la main de Micheline.

Oh ! la mignonne main !

MICHELINE.

Vous ne l'aviez pas vue ?

ALBERT.

Mais non, pas encore. (Il embrasse la main de Micheline.)

MICHELINE, regardant Marianne.

Hein ?

MARIANNE, bas à Micheline.

Laissez-le faire.

ALBERT.

Et ce bras potelé... (Il embrasse le bras de Micheline.)

MICHELINE, regardant Marianne.

Hein ?

MARIANNE, bas à Micheline.

Laissez encore.

ALBERT.

Et cette épaule blanche !

MARIANNE, se glissant entre Albert et Micheline.

Halte là ! mon gaillard !

ALBERT, se levant.

Eh bien ! que fais-je ?

(En ce moment on sonne à la porte du jardin.)

MARIANNE.

Mademoiselle, voilà qu'on sonne !

ALBERT.

Va voir ce que c'est.

MICHELINE, craintive.

Ah !

SCÈNE XI.

ALBERT, MICHELINE

ALBERT.

Quand je vous disais, ma cousine, qu'on pouvait se croire au café Anglais ; rien ne manque, voici le piano du cabinet numéro seize. (Il se met au piano et joue une polka.)

MICHELINE.

La jolie polka ! (Elle se met à polker.)

ALBERT.

Vous trouvez, ma cousine ? (Il se retourne et voit Micheline qui polke, quitte le piano, continue en chantant l'air et danse avec sa cousine.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIANNE, une lettre à la main.

MARIANNE.

Bon ! les voilà qui dansent maintenant !... Monsieur ! (Elle les suit en polkant.) Monsieur !

ALBERT.

Quoi ?

MARIANNE.

Monsieur !

ALBERT.

Que veux-tu ?

MARIANNE, s'arrêtant.

Une lettre.

ALBERT, abandonnant Micheline.

Une lettre ! donne vite. (Il prend la lettre.) L'écriture de Léo !

MICHELINE, à part.

C'est fini !

MARIANNE, bas à Micheline.

Bah ! consolez-vous.

ALBERT, lisant.

« Léo te trompe ! »

MICHELINE, vivement.

Ah !

ALBERT, lisant.

« Et cette fois, tu me tueras si tu veux, mais tu ne me feras « pas dire le contraire... signé : Louis de Verrières.

MICHELINE.

Oh ! que je suis contente !

ALBERT.

Et plus bas : « Approuvée l'écriture ci-dessus : Léo. »

MARIANNE, à Micheline.

Nous triomphons... grâce à ces renforts.

ALBERT, froissant la lettre.

Oh ! pour le coup, c'est trop violent ! (Il s'assied à droite.)

MICHELINE.

Mon cousin ! (A Marianne.) Vois comme il a du chagrin.

MARIANNE.

Il se consolera.

(Micheline s'approche d'Albert.)

ALBERT.

Laissez-moi.

MICHELINE.

Vous m'en voulez aussi à moi ?

MARIANNE.

Ce n'est pas juste.

ALBERT.

Non, Micheline... je ne vous en veux pas... seulement la conduite de Léo me servira de leçon; toutes ces femmes brillantes... qui ont toujours une chanson au bout des lèvres et une polka au bout des pieds... ne sont que de fausses femmes, et elles n'ont pas à elles toutes, là... à gauche, de quoi faire un cœur.

MICHELINE.

Albert !

ALBERT.

Je ne vous blâme pas, Micheline; et s'il y a ici un sot, il s'appelle Albert.

MICHELINE.

Comment ?

ALBERT.

Mais je comprends la moralité de la pastorale en sabots que vous avez bien voulu me jouer depuis un mois... la femme que j'aimerai sera simple, modeste, aimante, sans afféterie, charmante enfin comme vous, ma cousine...

MICHELINE.

Ah !

ALBERT, continuant.

Quand vous jouez la comédie.

Air du Piano de Berthe.

Je veux une femme à qui Dieu donna
Le cœur innocent qu'il vous refusa !
Belle comme vous, ma belle cousine,
Qui consolera mon âme chagrine
Et qui m'aimera !

MICHELINE.

Et vous chercherez cette femme ?

ALBERT.

Oh ! loin d'ici... je partirai dans un quart-d'heure, pour me mettre à sa poursuite... Adieu, ma cousine.

MICHELINE.

Adieu, Albert !

ALBERT.

Adieu ! pour toujours. (Il sort.)

SCÈNE XIII.

MICHELINE, MARIANNE.

MICHELINE.

Albert ! (Elle s'arrête.) Ah ! Marianne, vois ce que tu as fait ?

MARIANNE.

Dame ! mam'zelle ! qu'est-ce qui peut se douter que les hommes soient si girouettes ?

MICHELINE.

Ah ! ce vin... cette fumée... cette danse ! (Elle se jette sur une chaise.)

MARIANNE.

Calmez-vous, j'expliquerai tout à votre cousin.

MICHELINE.

Est-ce qu'il te croira ! (Elle arrache ses fleurs et ses bracelets.) Au loin ces bijoux... ces fleurs qui me brûlent. (Bruit de voiture.) Ce bruit... Ah ! c'est la voiture qui doit l'emmener ! Marianne, s'il me demande tu lui diras que je suis souffrante chez moi... qu'il parte, mais je ne veux plus le voir, entends-tu, je ne le veux plus. (Elle sort à droite.)

SCÈNE XIV.

MARIANNE, seule, puis ALBERT.

MARIANNE.

Ah bah ! (Prenant un verre sur la table.) A nos futurs amours !

ALBERT, entrant.

Allons, il faut partir. (A Marianne.) Les chevaux sont arrivés... n'est-ce pas ?

MARIANNE, trempant un biscuit.

Oui, monsieur ! il y en a quatre, toujours pour aller plus vite.

ALBERT.

Marianne ?

MARIANNE.

Monsieur ?

ALBERT.

Tu conseilleras de ma part à ta maîtresse de te renvoyer... tu la compromets et tu bois son vin.

MARIANNE.

Je ferai votre commission, plus tard, monsieur, mademoiselle ne veut voir personne.

ALBERT.

Oh ! c'est sans doute pour moi... tant mieux. Tu lui remettras aussi cette lettre que je lui avais promis de ne décacheter qu'à Paris et qui maintenant ne m'apprendrait rien.

MARIANNE.

Vous savez donc ce qu'elle contient ?

ALBERT.

Je m'en doute... quelque aveu dont elle aurait à rougir plus tard... si nous nous rencontrions... par hasard.

MARIANNE.

Mademoiselle ! par exemple ! un ange, un vrai celui-là, qui n'a rien à se reprocher, si ce n'est de trop aimer un brutal...

ALBERT.

Elle aime quelqu'un n'est-ce pas ? Qui donc ?

MARIANNE.

Ouvrez la lettre.

ALBERT.

Non... j'ai juré !

MARIANNE.

Moi, je n'ai rien juré. (Elle décachète.)

ALBERT.

Quelle indiscrétion !

MARIANNE.

Maintenant lisez pour moi, mon éducation a eu des malheurs.

ALBERT, lisant.

« Mon cousin, je ne suis qu'une simple paysanne, la fortune « ne m'a jamais servi qu'à me donner la plus grande peur des « voleurs... Je vous aurais une éternelle reconnaissance, si vous « voulez me débarrasser de la moitié de cette peur, en acceptant la moitié d'un héritage qui vous revient de droit ! »

MARIANNE.

C'est donc bien honteux ça ?... il y a donc bien de quoi rougir !

ALBERT.

Mais cet amour dont tu me parlais pour un brutal.

MARIANNE, présentant la petite glace.

Le brutal, regardez-le... vous le connaissez maintenant.

ALBERT.

Moi !

MARIANNE.

Oui, vous, aveugle que vous êtes ! vous n'avez pas seulement vu que suivant mes conseils, et sans y rien comprendre, votre cousine, pour vous plaire, a voulu jouer la comédie de mademoiselle Léo.

ALBERT.

Et j'allais m'éloigner pour toujours... je reste. (Il embrasse Marianne.)

MARIANNE, allant à la fenêtre.

Postillons, vous pouvez partir... ventre à terre !

(Bruit de voiture.)

MICHELINE, entrant vivement sans voir Albert.

Il est parti... ah !

MARIANNE, regardant Albert.

Oui, mamzelle, monsieur Albert est parti.

(Albert, s'approchant doucement de Micheline, se met à ses genoux.)

MICHELINE, apercevant Albert.

Albert !

ALBERT.

Même air :

Grâce à deux genoux, pour un étourdi,
Vos larmes déjà m'ont assez puni.
Dois-je aller au loin sans repos ni trêve,
Chercher au hasard l'ange que je rêve
Puisqu'il est ici ?

(*Micheline tend la main à Albert.*)

MARIANNE, à Albert.

J'espère que vous êtes content de moi, monsieur ?

ALBERT.

Oui, aussi je veux faire ta fortune.

MARIANNE.

Comment ?

ALBERT.

Je te chasse !...

MARIANNE.

Merci, monsieur !

ALBERT.

Va à Paris, tu te gâtes la main en province... et ici surtout les vraies femmes n'ont pas besoin de toi.

MICHELINE.

Air de Lauzun.

C'en est fait, mon cœur a parlé.

MARIANNE.

Cœur qui parle bientôt bavarde.

MICHELINE.

Mon cousin seul en a la clé,
Je la lui donne, qu'il la garde !
(*Au public.*)
Que le vôtre soit indulgent
Ce soir pour les fautes commises.

ALBERT.

Vous savez, cœur qui parle tant } *bis.*
S'expose à dire des bêtises.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.